

Chapitre 37

Bloqués au Nord.

Dans l'après-midi de notre arrivée chez l'Amiral, Simon nous conduit à l'Ambassade où le premier conseiller nous reçoit au nom de l'Ambassadeur. Lui aussi nous recommande la prudence et nous adjure de nous méfier de Pinkerton et de ses gens. Manifestement, l'Écossais déplaît.

- Cet escroc est encore bien en cour, mais on peut gager que son incompétence notoire en matière de diplomatie et même, selon l'Amiral de Pétri, en matières militaires vont le conduire à des fautes lesquelles ouvriront les yeux de Lincoln. Le premier conseiller nous fait remettre de nouveaux sauf-conduits de sécurité signés du Chef de la Sécurité du District de Columbia, M. Kennedy. Il nous prévient encore contre ceux que nous a remis Pinkerton qu'il juge excessifs en matière d'usage des armes. Cela ne me dérange pas beaucoup parce que nous ne devons pas nous éterniser de ce côté-ci du Potomac. Je compte bien ne pas avoir à vivre dans Washington comme dans les bois ou sur les voies ferrées soumises aux convoitises de pillards de tout poil. Simon nous reconduit chez l'amiral qui est à nouveau absent. Il est à une réunion des attachés militaires à l'État-major Général.

Je profite de ce moment de répit pour mettre de l'ordre dans la paperasse. Tous les reçus et récépissés que j'ai accumulés depuis le départ de la plantation et qui concernent McNamara trouvent leur place dans mon marocain, par objet et par date. Je conserve dans ma sabretache les documents diplomatiques français, confédérés et unionistes pour pouvoir les exhiber en cas de besoin. Ceux de Pinkerton sont dans une poche à part. l'Amiral n'étant toujours de retour, j'en profite pour rédiger un rapport de renseignement d'ambiance au Sud du Potomac dans lequel je ne cache rien de l'apparent dédoublement de l'atmosphère entre une sorte d'insouciance inquiète qui s'est établie dans la population après les combats d'août, et l'inquiétude des militaires qui la gardent secrète. Pour la population, si la première bataille importante, celle de Bull Run Creek avait laissé un sentiment d'inquiétude, celle du mois d'août qui s'est soldée par une apparente victoire paraît avoir rassuré tous les milieux civils. Si l'on excepte toutefois les éléments les plus intelligents de la classe politique. Est-ce de l'autosuggestion ? Les citoyens ordinaires semblent croire à la fin imminente de la guerre.

Certes, je sais bien que quelques initiés comme mon beau-père ne se font aucune illusion et se doutent bien de ce que le baroud ne va pas tarder à reprendre. Ces réflexions sont la teneur de ce que je fais parvenir à Paris par l'intermédiaire de l'Ambassade à Washington, et je mets donc à profit ma présence dans la capitale fédérale pour le faire. Je conserve bien sûr les notes qui m'ont servi de brouillon mais elles seraient illisibles pour quiconque tomberaient dessus. En style télégraphique, elles sont plus des aides mémoires que de vraies notes. En latin ou en patois de l'Ariège qui restent deux traditions linguistique familiales, je les rédige non en caractères modernes mais en écriture cursive médiévale que bien peu de gens sont capables de lire de nos jours, et sûrement pas en Amérique moderne. D'autant que la calligraphie que j'utilise est celle des troubadours de la cour de Toulouse dans les années 1400 et ne ressemble pas beaucoup à celle manuscrite des incunables de l'époque et encore moins aux caractères de l'imprimerie médiévale. Un jour qu'il était tombé sur des notes que j'avais laissées sur la table de travail de ma chambre à la plantation, Tertullien m'a demandé où j'avais appris à écrire le démotique égyptien. Je venais de lui prêter un mémoire qu'avait écrit Jean-François Champollion, le philologue qui avait accompagné Napoléon 1^{er} en Égypte. À Angoulême, chez un bouquiniste du marché du samedi, j'avais trouvé un tirage de ce mémoire et je l'avais lu avec passion. Depuis il ne me quitte pas et je l'ai donc fait suivre en Guadeloupe et ensuite en Caroline du Sud.

Au dîner auquel participent Sarah et Simon, l'Amiral nous informe que le début du décompte des pertes est assez inquiétant pour les forces de McClellan.

- Nous en saurons davantage demain, sans doute, mais il semble qu'il y ait plus de cent-cinquante morts et on compte de nombreux disparus. Pinkerton aurait prétendu que beaucoup ont profité de l'incursion au sud du Potomac pour désertre, mais il s'est fait vertement remettre en place par le secrétaire à la guerre Simon Cameron lui-même. Pour le moment les militaires tentent d'établir un bilan précis, mais on commence à voir des corps qui dérivent dans la rivière. On relève les blessés mais il doit en rester sur la berge méridionale du Potomac. Et il semble que des soldats du Général Stone qui ne pouvaient pas retraverser faute de barges aient été faits prisonniers.

C'est à proprement parler un désastre de plus pour le tandem infernal McClellan - Pinkerton. Nous sommes plutôt moroses les uns et les autres. On peut comprendre que les diplomates et militaires de l'Ambassade de France se sentent solidaires des gens chez qui ils vivent. Mais Hélène et moi qui vivons au Sud sommes inquiets de la façon dont nous allons pouvoir rentrer à Charleston.

L'Amiral nous confirme que nous avons plusieurs rendez-vous demain. Une réunion de la société des dames qui s'occupe du sort des blessés de guerre se tiendra vers quatorze heures pour évoquer ce premier transfert que vous avez contribué à organiser. Vous vous rendrez à cette réunion avec Mme Du Pont de Nemours que vous passerez prendre chez elle à deux heures de l'après-midi. Mais auparavant, vous avez d'autres entretiens... »

Dès huit heures et demie du matin, nous rencontrons le Capitaine de police Kirkpatrick. Il y aura, explique l'Amiral, un grand adjoint du secrétaire à l'Intérieur, Caleb Blood Smith. Nous devrions en savoir davantage sur cette obscure affaire de notre dernier passage à Washington. Ensuite, nous serons reçus par William Seward, le Secrétaire d'État que je connais déjà. En fin de matinée, nous devrions être reçus par Mary Lincoln. L'Amiral de Piétri ne peut pas nous confirmer la présence du Président. À la Maison Blanche, nous serons accompagnés par Kirkpatrick parce que Kennedy, le chef de la sécurité de Washington D.C. ne veut plus nous laisser entre les pattes de Pinkerton. Simon et lui feront antichambre au mess dès que nous serons entrés dans le salon privé des Lincoln. Une fois ressortis de la Maison Blanche, alors seulement nous pourrons nous rendre chez Mme de Nemours et de là, elle nous indiquera le lieu exact de la réunion avec les dames de la société de bienfaisance.

Lorsque nous nous sommes retirés dans notre chambre, Hélène et moi conférons et tombons d'accord pour conclure que la situation semble a priori bien moins favorable que la dernière fois, mais qu'en fait nous sommes tellement encadrés que nous n'aurons plus à craindre de mésaventures analogues à celle de notre dernière venue. Mon LeMat me semble bien incongru pour la série de rendez-vous de demain. Je décide de le confier au coffre de l'Amiral et de ne conserver par devers moi que mon Le Bossu. Hélène aura son Remington dans son aumônière.

Après la nuit dernière passée dans le train et une journée bien dense, nous nous endormons comme des souches une fois couchés dans le confortable lit à la française. Ma montre à carillon me réveille et je m'assieds dans le lit. La présence d'Hélène à mes côtés, sans devoir nous cacher, est un plaisir toujours renouvelé. Nous sommes debout quand la femme de chambre noire frappe à la porte. Hélène demande qui est là et la domestique lui annonce qu'elle apporte l'eau chaude et des serviettes propres. Hélène passe une robe de chambre que lui a fournie Mme de Piétri et ouvre. Je suis encore dans le lit dont Hélène a fermé les rideaux du baldaquin. La domestique a aussi apporté l'édition du matin du Washington Post et, outre la gravure d'illustration que le lecteur connaît déjà, il y a un article qui donne des détails. Ce matin, selon les déclarations du département de la guerre, L'attaque aurait fait cent quatre-vingt-sept tués, et deux-cent-vingt-six blessés dans les rangs nordistes. En outre on compte cinq-cent-trente-trois disparus parmi lesquels des soldats qui sont restés bloqués sur la berge et ont été faits prisonniers. Selon quelques-uns des soldats qui ont pu traverser à la nage, il est certain qu'il y a beaucoup de prisonniers parce que les « rebelles »

ont attendu que les soldats de l'Union aient épuisé leurs munitions pour monter à l'assaut. Il y a des pertes « en face » mais pour le moment le « Post » n'a pas d'information à ce sujet. Une fois de plus, je me dis que les Confédérés semblent ne pas tenir à exploiter leurs victoires sur le terrain et se gardent bien de franchir le Potomac.

Nous déjeunons rapidement et Simon nous conduit en vitesse au bureau de Kirkpatrick. Le gardien de la paix de service au comptoir d'accueil nous attend. Il finit son quart de nuit et tire sur un cordon pour appeler on ne sait qui.

- J'arrive, crie Kirkpatrick. »

Il paraît en haut de l'escalier, hirsute, le col ouvert et sans cravate. Manifestement il n'a pas dormi de la nuit.

- Montez ! J'en suis au café. Venez, nous le partagerons. Nous attendons l'*executive officer* du secrétaire à l'Intérieur. C'est lui qui vous donnera de nouvelles directives parce que ce chien d'Écossais a failli avoir votre peau. »

Tout en nous servant du café et nous proposant des muffins au beurre, Kirkpatrick nous révèle les résultats de l'enquête judiciaire relative aux événements de l'autre semaine. Tertullien avait raison pratiquement sur tout. Pinkerton était bien derrière tout ce pataquès. Seuls quelques détails avaient échappé à mon ami. La police judiciaire a identifié la fille assassinée. Il s'agissait d'une immigrée venue de Pologne que les gens de Pinkerton sont allés sortir de Ellis Island. Ils l'avaient prise en tutelle en attendant la régularisation de son immigration. Mais la section de Washington du Secret Service prétend qu'elle leur a échappé il y a un mois. Les enquêteurs n'ont pas pu aller plus loin. Et s'ils ont pu avoir des informations un peu précises sur cette tutelle, c'est grâce à un employé d'Ellis Island qui leur a ouvert ses registres.

- Nous ne pouvons pas aller plus loin dans la procédure parce que nous touchons au Secret Service de Pinkerton. C'est rageant mais c'est ainsi. La fille a été assassinée au poison, à l'acide prussique pour être précis. Une mouche que nous avons depuis longtemps s'est fait recruter par le Secret Service pour vider leurs poubelles et nettoyer le bureau de l'agence locale de Washington. Et dans une corbeille, le type a retrouvé une feuille de papier pliée pour en faire une poche. Dedans, il y a avait des cheveux qu'il m'a rapportés. Je suis allé à la morgue et j'ai pu voir qu'il s'agissait apparemment des cheveux de la fille qui ressemblait beaucoup à Madame « Dibaadail ». D'après ce que nous avons pu apprendre, l'intention de Pinkerton était de faire assassiner Madame, coupant ainsi les liens entre les Lincoln et la famille Toppenot. Mais compte-tenu des facilités de circulation qui lui ont été accordées et surtout de sa nationalité française en même temps qu'états-unienne, il fallait d'abord la faire enlever pour que si les autorités diplomatiques françaises réagissaient on puisse tout de même procéder à son assassinat. Cette solution de cadavre maquillé aurait pu permettre de gagner du temps mais c'était sans compter que le fiancé puisse à coup sûr affirmer que ledit corps n'était pas celui de madame. Et comme Mademoiselle Toppenot a pu échapper à son ravisseur pour se retrouver entre nos mains, l'Écossais a joué sa bande de billard suivante et vous a utilisés comme nervis assassins. Cela aurait dû vous conduire à la potence mais vous n'étiez pas des gens ordinaires et Pinkerton a été prévenu juste à temps pour éviter une intervention de la police en faisant intervenir ses propres agents en uniforme à notre place. De toute façon, comme il savait où il vous envoyait ses hommes étaient sur place et se sont mis en dispositif d'intervention avant même que l'information de la fusillade qui avait lieu au squat ne nous parvint. Nous avons fait comme nous sommes obligés de faire depuis plusieurs mois : rester l'arme au pied pendant que ce sinistre Pinkerton se livrait à ses voies de fait habituelles. Renseignements pris, nous avons conclu que vous vous étiez fait circonvenir par cette agence de renseignement qui abuse de sa position officielle. Au lieu de vous conduire devant le juge, nous avons donc décidé de vous informer de la réalité de la situation et de vous protéger de Pinkerton pendant la durée de votre séjour chez nous. Mais si le procureur n'avait pas admis

le caractère incohérent de la situation dans laquelle vous avait placé le directeur du Secret Service, vous étiez bon au mieux pour la corde et au pire pour le pénitencier.

- Euh... Vous voulez dire le contraire, s'écrie Simon.

- Non. Je pense que la corde aurait été moins atroce à subir que plus de cent ans de pénitencier. Mais j'entends que le représentant de Caleb B. Smith arrive. Je vais l'accueillir. »

Nous nous regardons Hélène et moi. Elle a découvert avec horreur, par le récit de Kirkpatrick, ce que Tertullien avait échafaudé comme hypothèse.

- Ces gens sont des malades ! Comment peut-on ainsi monter des complots aussi ténébreux ? »

Je n'ai pas le temps de répondre. Kirkpatrick entre avec un homme d'une quarantaine d'années, grisonnant et avec un front très dégarni. Il ne se présente pas mais nous remet des laissez-passer du Département de l'Intérieur destinés à remplacer ceux que nous a remis le Secret Service à notre dernier passage.

- Vous éviterez ainsi de graves ennuis judiciaires qui pourraient entraver votre mission de bons offices. Vous aurez sans doute à revenir de ce côté-ci du Potomac. Et je ne suis pas sûr que cet aventurier de Pinkerton soit encore à son poste actuel lorsque vous reviendrez. Il vous faut vous rappeler que dans le District de Columbia, il existe des lois et des forces de l'ordre pour les faire appliquer. Les méthodes de tueurs à gages ou même celles de chasseurs de primes n'ont pas cours ici. Nous savons bien que vous avez été abusés par un homme qui jouit pour le moment d'une certaine autorité exorbitante du droit commun. Mais je vous en prie, restez dorénavant dans une réserve compatible avec votre statut d'étrangers engagés dans des activités de bons offices. »

À sa demande, je lui présente le laissez-passer que m'a fait tenir Pinkerton. Il le lit avec attention et me le rend.

- Ce papier est un véritable piège. Il comporte tant de contre-vérités judiciaires qu'il aurait pu vous conduire à la potence. Ce qui aurait dégagé la route de Pinkerton de deux personnes qu'il considère comme deux obstacles de poids entre lui et le Président.

- Je ne pensais pas que deux modestes agents de bons offices puissent inquiéter un homme qui a tant de puissance.

- Une puissance toute relative. Je suis certain qu'il a peur que Lincoln ne vous demande votre avis sur son espion en chef.

- Et que voulez-vous que je puisse dire sur lui ?

- Ne vous faites pas plus naïf que vous ne l'êtes. Nous avons suffisamment de connaissance de votre parcours depuis votre entrée à Saint-Cyr jusqu'à nos jours pour penser que vous vous êtes fait votre propre opinion sur les capacités militaires de ce fouineur d'alcôves, de ce traqueur de gigolos pour le compte de cocus en colère. Et supposons que vous donniez votre avis sur lui à notre Président, et que cela lui ouvre les yeux. Ce serait une catastrophe pour Pinkerton. Nous ne pouvons présumer de la nature de vos relations avec le Président Lincoln. Il semblerait en tout cas que Madame votre épouse ici présente soit dans une certaine mesure une intime de Monsieur et Madame Lincoln.

- Surtout mes parents, monsieur le Directeur de Cabinet.

- Soit. Il n'empêche que nous avons en charge d'assurer votre protection durant votre séjour, compte tenu de votre statut de quasi-diplomates. Il s'agit là de sécurité publique à Washington D.C. et c'est notre principale mission. Aussi allons-nous vous protéger de près. Le capitaine Kirkpatrick vous servira donc de cicérone pour les quelques jours durant lesquels vous serez dans nos murs. »

Je range les documents du Bureau de la sécurité de Washington dans ma sabretache, avec les autres. Nous prenons congé et le Directeur de Cabinet salue Simon d'un signe de tête. Il ne lui a pas adressé la parole. Lorsqu'il a quitté la salle de réunion, Kirkpatrick prend son chapeau et son manteau et nous guide vers l'avenue de Pennsylvanie sur laquelle donne

l'entrée principale du bâtiment du Bureau de Police. Notre voiture n'est pas là où elle nous a déposés mais le capitaine nous guide vers le coin du bloc, nous fait tourner à droite dans la rue perpendiculaire et nous fait passer par une porte cochère située à une vingtaine de mètres de l'angle de la rue avec l'avenue. Là nous entrons dans une cour qui peut se fermer par un portail vert en fer forgé dont la grille est masquée par des plaques de tôle peintes du même vert anglais sombre. Pour le moment ce portail est ouvert. Nous traversons le sas pavé de granite et arrivons dans une cour où sont rangées des voitures de différents types. La nôtre est en attente, prête à partir. Le cocher est en train de boire un thé ou un café dont la vapeur monte dans l'air plutôt froid de ce matin grisâtre. Un homme en livrée se tient à côté de lui avec un plateau. Un noir en livrée... Cela ne nous change pas beaucoup des États dits « esclavagistes ».

Quand il nous aperçoit, le cocher termine rapidement son quart de boisson chaude et le repose sur le plateau en remerciant chaleureusement le serveur noir. Le cocher ouvre les portières et Kirkpatrick monte avec nous au chaud après s'être assuré que notre cocher sait aller à l'adresse de Mme de Nemours.

- Mais avant d'aller chez cette dame, continue-t-il, nous allons d'abord au Département d'État. »

Il est bien évident que le cocher connaît l'endroit. Je me rends même compte qu'il y a ses habitudes. En effet, une fois arrivés il nous dépose devant le perron de la cour et part ranger sa voiture sans demander de consigne. Tandis que l'attelage disparaît au coin du bâtiment, nous entrons dans le hall des visiteurs ordinaires. Un garde en uniforme portant revolver apparent s'enquiert de notre identité. Nous devons lui produire nos passeports diplomatiques dont il consigne les éléments dans un registre qu'il nous fait signer dans la colonne réservée à cet effet. Eamon Kirkpatrick et Simon se contentent de signer en face de leur nom. Manifestement, ils sont connus et ont leurs entrées. Kirkpatrick nous accompagne tous les trois dans notre déambulation à travers des couloirs qui nous conduit, guidés par un huissier, jusqu'au bureau du Directeur de Cabinet du Secrétaire d'État. Cet homme important ne nous fait pas asseoir mais s'empresse de tirer un cordon et de passer sans attendre de réponse la double porte matelassée qui donne dans le bureau du Ministre des Affaires Étrangères états-uniens, le Secrétaire d'État William Sewer. Je ne peux m'empêcher de me faire la réflexion irrévérencieuse que le mot anglais « sewer » se traduit en français par « égout ». Pourtant, j'ai déjà pu apprécier la courtoisie et le souci de coopération de l'homme qui va nous recevoir.

Il nous accueille tous les quatre. Avec une considération toute administrative pour Kirkpatrick, toute diplomatique pour l'attaché militaire adjoint qu'est Simon et une attitude presque amicale et un peu amusée en ce qui nous concerne Hélène et moi.

Il n'a pas beaucoup de temps à nous consacrer et nous expose une situation peu favorable à nos actions de bienfaisance. En effet, les militaires sont peu enclins à coopérer et en particulier à laisser des gens mandatés par les « rebelles » venir s'enquérir du devenir des blessés confédérés dans les hôpitaux militaires ou civils de l'Union. D'autant plus que pour le moment il n'y a pas de blessés « rebelles » au Nord du Potomac. Tous les combats ont eu lieu au Sud de la rivière et le corps des ambulanciers en cours de création a eu pour mission essentielle de relever les blessés unionistes pour les ramener si possible dans leurs lignes. Nous recevons ces données sans en débattre. En effet, Sewer nous répète qu'il nous accorde cet entretien mi officiel, mi officieux pour nous préparer à ce que nous allons entendre lors de la réunion de cet après-midi. Il insiste encore avant de nous rendre notre liberté sur le fait que le sort des blessés ramenés dans les hôpitaux de l'arrière ne relève de leur armée, armée de terre ou marine, que s'ils sont aptes à repartir au combat. S'ils sont démobilisés, leur sort passe alors à leur famille ou aux sociétés de bienfaisance. Tout ce que paie le gouvernement est le transport jusque dans les familles et un pécule qui se monte à trois jours de solde de leur

grade augmenté d'une indemnité pour charges militaires qui se monte à sept dollars quel que soit le grade. La somme est conséquente, certes, mais en fait on ne la verse pas à tous les démobilisés parce que certains restent sur place au lieu de revenir à la ferme familiale où leur handicap fait d'eux une charge plus qu'une aide. L'indemnité de sept dollars ne leur est alors pas versée. Je me rendrai compte après la guerre comment nombre de ces épaves errantes auront été réduites à la misère. Mais j'y reviendrai plus tard.

Au moment de nous laisser repartir, Sewer nous donne une indication précieuse. Avant de repartir vers le Sud, il nous conseille de prendre contact avec le bureau de la sécurité militaire à l'État-Major de la place de Washington pour nous assurer que le passage de Chain Bridge est bien rouvert. Pour le moment il est fermé sauf pour les deux détachements de parlementaires militaires qui ont besoin de se contacter à propos de blessés. De leurs côtés, les bureaux des affaires militaires des deux Départements d'État s'activent pour échanger des listes de prisonniers et de blessés. « De notre côté, remarque Sewer d'un air sombre, nous ne détenons ni blessé ni prisonnier rebelle. Cela ne nous donne pas beaucoup de marge de manœuvre pour négocier. Tous ce que nous tentons d'obtenir, c'est que nos prisonniers soient traités humainement. »

Hélène va parler, mais je lui serre discrètement la main. Elle se ravise. Le directeur de Cabinet sonne et entre. Le Président a fait télégraphier qu'il convoque la réunion d'un Conseil de Sécurité restreint pour dans une demi-heure. Nous quittons précipitamment le Bureau de William Sewer. Notre voiture prend la direction de la Maison Blanche presque en même temps que celle du Secrétaire d'État qui est monté dans la sienne devant l'entrée principale alors que nous avons rejoint la nôtre dans la cour arrière. Simon demande au cocher de laisser la voiture de Sewer prendre de l'avance pour que nous ne nous présentions pas à la porte du parc de la Maison Blanche en même temps que le Ministre. Un garde du Secret Service nous conduit au salon privé des Lincoln. Simon et Kirkpatrick nous accompagnent. Nous en sommes surpris mais il semble que le Président en personne a exigé que nous restions ensemble. Le garde nous abandonne lorsque nous entrons dans le salon. Mary Lincoln n'est pas seule. Mmes de Nemours et O'Reilly sont avec elle.

- Abraham ne déjeunera pas avec nous. Il a du travail urgent. Mais nous aurons la compagnie du Capitaine Casaubon et du Capitaine Kirkpatrick. Vous partagerez notre modeste déjeuner, messieurs, Abraham l'exige. Nous allons l'attendre parce qu'il m'a dit qu'il souhaite tout de même vous saluer avant de se rendre au Conseil. »

Nous commençons à deviser de choses et d'autres et notamment, Hélène a dû raconter notre mariage. Elle vient de finir le récit de cette fête bien modeste en raison des circonstances générales quand le Président entre. Il salue les dames puis les messieurs. Il se tourne vers Hélène et moi :

- Mes enfants, vous avez fait un travail remarquable. Ce brave Sean McNamara est de retour chez les siens. Je sais combien vous avez été une aide précieuse pour Mmes de Nemours et O'Reilly et je ne saurais assez vous en remercier. Hélas, je crains que la détérioration de la situation ne rende difficile la réédition d'une telle histoire. Mais je vous laisse. Hélène, le mariage vous réussit vous êtes encore plus belle que la dernière fois. Ne trouvez-vous pas, Priscilla, qu'Aldebert et Élisabeth sont bien heureux d'avoir une fille aussi charmante ?

- Mais, mon cher Abe, ils ont aussi le bonheur d'avoir pour gendre M. de Berdeille qui est un vrai gentleman. »

Mme de Nemours m'adresse un sourire complice. Le président nous quitte pour le Conseil restreint. Lors du déjeuner fort frugal, Mme de Nemours remarque que nous n'avons aperçu aucun des deux secrétaires qui se relaient normalement toujours à proximité du Président.

- Abraham est rentré fort tard cette nuit. Il les a envoyés se coucher mais à partir de ce matin à six heures, il leur a fait adopter un régime de permanence alternée. Il en faut toujours un reposé en mesure de prendre la relève. Je crois que c'est John Nicolai qui assistera au Conseil de ce midi donc il devait être dans la salle de crise. »

Suzan O'Reilly a toujours son air un peu triste et absent. Elle finit par nous avouer que son cousin Charles O'Reilly est prisonnier depuis le mois d'août et qu'elle n'en a pas de nouvelle. Il a été fait prisonnier le 11 août dernier peu après la mort du Général Lyon. Le commandant Sturgis avait pris le commandement et a entamé le repli de ses troupes. Mais Charles O'Reilly était dans une position de guet avec ses camarades d'un groupe commandé par un caporal, ils n'ont sans doute pas entendu l'ordre de repli parce qu'une fois tout le monde revenu en zone abritée et en sécurité, lorsque le lieutenant a fait procéder à l'appel, il manquait tout le groupe.

- Comme il n'y a pas eu de tirs, le commandant Sturgis pense qu'ils ont été faits prisonniers. »

Je prends la parole. « Cette affaire s'est donc passée dans le Missouri, c'est la bataille d'Oaks hill. Il va falloir que je me renseigne sur le sort des prisonniers parce que normalement je ne suis autorisé qu'à l'accès aux blessés. Mais je vais faire de mon mieux pour vous faire avoir des nouvelles de votre cousin.

- Je vous remercie, Monsieur. Je n'ai pas osé vous en parler plus tôt. Lorsque j'ai vu comment le Lieutenant McNamara a été soigné, j'ai repris espoir. »

Ni Mme de Nemours, ni Mme Lincoln ne font de commentaire. Leur âge et leur expérience leur ont appris que la condition de prisonnier de guerre n'est pas enviable. Personnellement, je ne m'avance pas non plus. Et je me demande bien comment je vais pouvoir prendre des renseignements sans paraître suspect de retournement aux yeux du renseignement militaire confédéré.

Madame de Nemours nous conduit à la salle paroissiale où se tient la réunion de la société de bienfaisance. Je suis fort surpris d'y rencontrer non seulement des dames patronnesses, la plupart en deuil, mais aussi des messieurs. Et pas seulement le serveur mulâtre et le maître d'hôtel. À notre arrivée, ces dames sont assises dans des fauteuils club et elles nous considèrent, nous les « rebelles » avec une réprobation à peine dissimulée.



Elles nous considèrent avec une réprobation à peine dissimulée.

Les messieurs nous font bon accueil et Le maître d'hôtel convie Hélène et Suzan à prendre une tasse de thé pour attendre l'heure du début de la séance. Il nous reste encore un

petit quart d'heure, me dit ma montre. Les messieurs nous proposent à Kirkpatrick, Simon et moi un gobelet en argent de « Brandy » français qui s'avère être un Armagnac de bonne facture. Malheureusement, nous devons nous presser un peu pour le déguster.

La présidente de la séance nous fait asseoir pour entendre le compte-rendu de Suzan et de Mme de Nemours. Ces deux dames ont bien préparé leur affaire. De manière très factuelle elles relatent les circonstances liées à la récupération de McNamara. Elles ne parlent pas de l'incident du train sans doute parce qu'elles ont bien compris que cela n'a rien de très rare sur les voies ferrées de certaines contrées du continent nord-américain.

Elles sont en revanche très précises sur les facilités qui leur ont été faites et sur les règles de circulation qui leur ont été appliquées. Elles nous remercient de l'accueil qui leur a été fait et de la manière dont le lieutenant a été soigné.

Elles font ensuite le rapport financier de l'affaire et soulignent que l'accueil à Charleston dans la plantation Toppenot leur a épargné les frais d'hébergement et d'alimentation. Et c'est là que les choses se gâtent parce que Mme O'Reilly suggère qu'il serait peut-être courtois de « renvoyer le bac »¹. Un quarteron de mégères en dentelles de deuil, qui rongeaient leur frein depuis le début de l'exposé de Suzan, s'indignent en cœur. Elles fustigeraient la pauvre jeune femme en la traitant presque de « copperhead ». Je découvre à ce moment-là que ces femmes de la bonne société peuvent être de la pire mauvaise foi et surtout qu'elles peuvent être aussi va-t'en guerre que certaines viragos du sud. Sans compter qu'elles sont capables de faire montre de la pire goujaterie. Selon elles les « rebelles » ont beau jeu bien traiter les valeureux soldats de l'Union, c'est bien la moindre des choses, ces « rebelles », donc, ne sont que des criminels tout juste bons à croupir dans des pénitenciers installés dans des marécages pourris ou des désert torrides. Autant dire que la raison est totalement absente de leurs imprécations.

Profitant du passage d'un ange terrorisé, Mme de Nemours rappelle sèchement les quelques meneuses à plus de politesse. Elle témoigne calmement de ce que les gens qu'elle a rencontrés dans le Sud sont fort courtois et bien éduqués et elle continue en assenant quelques vérités individuelles.

- Ma chère Patricia, il me semble que l'hiver dernier vous avez passé plusieurs semaines à Saint Augustine, en Floride, et que vous en êtes revenue enchantée après avoir laissé votre maison, et votre mari, entre les mains de vos domestiques qui, eux, ont dû endurer la vague de blizzard que vous avez esquivée. S'il m'en souvient, vous étiez très élogieuse sur l'art de vivre dans le Sud. Et pas seulement pour le climat. Je me souviens votre enthousiasme à propos de la vie culturelle que vous y avez découverte. Et vous, la chère Ruth, ne m'avez-vous pas vous aussi fait de grandes démonstrations d'enthousiasme à propos de Charleston, de la douceur de vivre des planteurs, de la richesse de la flore, des théâtres et de l'opéra que vous avez même comparés à ceux de Paris. Que vous ne connaissez pas, d'ailleurs.

- Oui, mis les choses ont bien changé... »

Du coup, je ne peux pas retenir Hélène. En quelques mots bien sentis, elle salue l'efficacité et le dévouement de Mmes de Nemours et O'Reilly grâce à qui il a été possible d'établir les liens qui ont permis de rapatrier Sean McNamara. Elle leur assène que s'il a été blessé, c'est dû au fait que des troupes américaines sont venues porter la guerre en Amérique.

- Mesdames, je ne peux que citer le Président Lincoln qui a dit lors d'un conseil de sécurité il y a quelques semaines que cette guerre est une guerre civile et que lorsqu'elle sera finie il faudra bien se remettre à vivre ensemble entre Américains. Mon mari et moi-même, comme les membres de ma famille, sommes désolés de voir que nos hommes se sont laissé entraîner dans une guerre qui n'est pas la leur mais celles de politiciens et d'affairistes arrivistes qui font plus de cas de leurs intérêts que de ceux des humbles. Nous connaissons

¹ Aujourd'hui, on parlerait d'ascenseur.

personnellement les deux Présidents et les estimons. Nous les aimons, même, parce que ce sont des amis de mes parents. Les deux sont pris en otages par de aventuriers de la finance qui se servent de principes constitutionnels pour tenter de faire plier des concurrents. Si la question de l'esclavage était la cause de cette guerre cela se saurait. De toute façon il recule de plus en plus dans le territoire de la Confédération...

- Vous voulez dire chez les rebelles...

- Madame, on est toujours le rebelle de quelqu'un. Mais mon père a affranchi tous ses esclaves. Il a commencé il y a deux ans et terminé cet été. La plupart de nos esclaves savaient lire et compter alors que nous risquions des amendes si on avait su que nous les instruisions. Aujourd'hui, il ne viendrait plus à l'idée de personne de lancer une procédure contre un propriétaire qui instruit ses esclaves avant de les affranchir. Des unités militaires confédérées à forte proportions de nègres sont déjà sur pied pour défendre les États sécessionnistes contre les offensives coloniales de Washington. En ce moment, vient de se terminer une nouvelle bataille stupide qui va encore présenter un bilan monstrueux de morts et des blessés, et une fois encore, ce sont des forces de l'Union qui sont venues s'attaquer à la Virginie. Ce n'est pas moi qui l'invente, je l'ai lu dans le Washington Post de ce matin. Alors, je vous en prie, nous femmes, et sans doute mères pour beaucoup d'entre vous, ne rajoutons pas de la guerre à la guerre. Tendons nous les mains par-dessus les champs de batailles pour tenter d'adoucir le sort de nos hommes pris dans un maelstrom qui les dépasse et les engloutit. Et surtout n'oublions pas que les guerres se terminent toujours après avoir entraîné tant de malheurs inutiles. »

Hélène se tait, dans un silence de mort. Les messieurs debout près de l'entrée n'osent même plus tirer sur leurs cigares et prennent des airs soit amusés soit indifférents. Certaine pimbêche reprend sa tasse à thé vide pour se donner une contenance à elle. Sans succès.



Certaine pimbêche reprend sa tasse à thé vide...

- Mesdames, reprend Mme de Nemours, je suis navrée que nous ne puissions remettre de blessé adverse à nos amis qui ont tant fait pour libérer le Lieutenant McNamara. Il faut avouer que nos hôpitaux ne soignent pour le moment que nos soldats, tant il est vrai que

nos forces portent la guerre au sud du Potomac alors que les... rebelles ne viennent pas de ce côté-ci de la rivière. Mais je fais confiance à Monsieur et Madame de Berdeilhe pour continuer leur œuvre de bienfaisance. Nous resterons en contact par le télégraphe. Je souhaite revoir nos amis de ce côté-ci du Potomac dans des circonstances moins dramatiques. Monsieur le Baron, auriez-vous quelque parole à ajouter ?

- Je vous remercie de me donner l'occasion de rappeler que tous nos efforts viseront à rendre les blessés unionistes à leur famille. Mais il faut se souvenir que pour organiser ces rapatriements il faut affronter le manque de moyens de transport et le manque de coopération des militaires qui sur les lieux de combats ont d'autres urgences que porter attention à des membres d'une société de bienfaisance. En outre, nous ne pourrions hélas faire rapatrier que les blessés jugés définitivement inaptes au combat par les médecins confédérés. Seulement nous avons la foi chevillée au corps, la foi en Dieu mais aussi en la bonté qui se cache au fond des cœurs apparemment les plus endurcis. Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. Mesdames, je vous remercie de l'honneur que vous nous avez fait en acceptant de nous entendre. Mmes de Nemours et O'Reilly savent comment nous contacter. Si vous deviez venir au sud du Potomac, on ne sait jamais, faites-nous signe et nous ferons de notre mieux pour vous faciliter le passage. »

Hélène reprend ses affaires et prend congé de l'assistance. Comme nous devons reconduire Mme de Nemours chez elle, celle-ci prend également congé. Alors à ma grande surprise, deux des dames qui ont été les plus virulentes viennent à nous pour s'excuser de leur sortie. Hélène les embrasse toutes les deux. Connaissant ma chère épouse, j'imagine qu'il doit y avoir une véritable tempête sous ses cheveux frisés au fer...

L'édition du soir du Washington Post fait état de deux cent vingt-six blessés dans les rangs de l'Union pour la bataille de Harrison's Island. En ce qui concerne les tués, il y a encore des cadavres qui dérivent dans le fleuve et que l'on repêche lorsqu'ils passent, notamment à Chain Bridge.

En quittant le club des dames, nous ramenons Mme de Nemours chez elle tandis que Mme O'Reilly reste sur place. Dans la voiture, Mme de Nemours nous parle d'un air pensif.

- Ne croyez pas que ces dames soient en deuil, malgré leur tenue. Elles portent le deuil du mari de l'une de leurs amies qui n'était pas présente. Son mari a été tué au mois d'août. Mais ces... dames ont décidé de porter son deuil pour protester contre la sécession des États du Sud. C'est plus une position politique qu'une vraie tristesse. Notre déplacement en Caroline du Sud a ouvert les yeux de Suzan. Je l'aime bien, Suzan. Elle et son mari ont émigré il y a quelques années pour des raisons politiques. Ce sont des républicains irlandais de la ville de Derry. Ils sont arrivés à New York mais n'ont pas eu à passer par Ellis Island parce que Suzan a des cousins qui avaient immigré aux États-Unis avant les O'Reilly. C'est l'un d'eux qui a disparu au mois d'août.

- Nous ferons tout pour le retrouver, Madame. Pierre-Hubert a des relations chez les militaires de la Confédération et père en a au gouvernement et parmi les hommes d'affaires. En conjuguant nos efforts nous devrions parvenir à avoir des nouvelles. »

Je préfère ne rien dire parce que je ne vois vraiment pas comment faire pour retrouver un détenu d'un camp de prisonniers. Notre mission autorisée est de repérer dans les hôpitaux les blessés de l'Union en voie de guérison qui ne sont plus inaptes au combat pour les rapatrier dans leur famille ou leur ville de résidence. Il sera déjà bien assez difficile de rapatrier certains d'entre eux. Imaginons que nous devons rapatrier un cul de jatte qu'il faudrait porter, pousser dans un fauteuil roulant, aider à se laver et le reste... Il faudrait pour ce faire mettre sur pied une véritable compagnie d'ambulance civile avec du personnel accrédité et rémunéré. Je m'ouvre de cette question à Mme de Nemours.

- Monsieur le Baron, personne ne vous demande cela. Nous avons réussi un premier rapatriement, c'est fort bien. Mais si vous tombez sur des cas lourds, alors nous, nous

prendrons en charge tout le côté matériel. Il vous suffira de nous escorter de votre côté du Potomac. Parcourez les hôpitaux, identifiez et localisez les blessés qui entrent dans le cadre de votre action. Nous, nous chargerons de tout le reste. Je verrai avec Abe Lincoln pour les accréditations diplomatiques, je vous télégraphierai les renseignements nécessaires et vous agirez de votre côté pour éviter que le dossier ne s'enterre à Richmond. »

Je remercie Mme de Nemours. Mais je me doute que les combats vont s'intensifier. La dernière bataille dont les morts dérivent encore dans le Potomac montre que l'Union ne va pas baisser pavillon. Alors que les défaites locales se succèdent, McClellan revient toujours à la charge, poussé par Lincoln. Le Président de Washington va bien finir par confier le commandement des troupes unionistes à d'autres généraux plus capables. Et là, je pense que la tournure des combats va changer. Parce que pour le moment les troupes confédérées sont encore assez nombreuses, avec des vétérans pour encadrer les jeunes recrues. Ces dernières deviendront à leur tour des vétérans. Mais il y a plus grave : la confédération vit sur ses réserves qu'elle consomme peu à peu. Depuis le mois de février l'embargo le long des côtes devient toujours davantage un blocus. Je l'ai bien vu lorsque que nous avons navigué de nuit dans la baie de Chesapeake. Et je suis de plus en plus persuadé que si nous avons pu passer, c'est qu'« on » souhaitait que je parvinsse à Baltimore.

J'ai entendu dire que la Marine confédérée compte du personnel qualifié et qu'elle a pu saisir quelques unités de combat dont elle sait se servir. Et je ne me fie pas seulement à la presse. L'Amiral de Piétri m'a confirmé hier une rumeur de Charleston qui tend à laisser entendre que la France a été contactée pour mettre en chantier un cuirassé du dernier cri de la technique, entièrement à vapeur et destiné à la Marine confédérée. J'ai eu nettement l'impression que l'Empereur et le Ministre de la Marine ont pu contourner les résistances traditionnalistes de la « Royale » pour mettre en chantier une unité de guerre qui servira de prototype aux futurs bateaux de guerre de la Marine Française.

J'en suis fort heureux, parce que si nous savons mettre à profit les compétences de nos vapoistes qui font merveilles dans la conception des machines à vapeur les plus puissantes et les plus économiques en charbon et en eau, notre marine ne va pas tarder à devenir la première du monde.

Lorsque nous avons pris congé de Mme de Nemours, sur le trajet vers le bureau de Police, Kirkpatrick nous annonce que nous pourrions rentrer bientôt « au Sud ». Le renseignement militaire n'a constaté aucun signe d'offensive des « dixies » et on va rouvrir le passage Chain Bridge. Il nous confirme que nos laissez-passer restent valides et qu'on nous les laisse en permanence.

De retour à l'Ambassade, nous retrouvons l'Amiral dans son bureau. Il est sur le point de rentrer chez lui.

- Je suis heureux que vous rentriez si tôt. Son Excellence souhaite vous rencontrer. Un entretien informel. Il alu votre dernier rapport et est enchanté de voir que vos observations sur la situation sont très factuelles et exemptes de parti pris. Au début, il craignait que vous fussiez atteint de « l'inclination de l'ambassadeur »², ce travers qui fait que nombre de diplomates se mettent à prendre fait et cause pour le pays dans lequel ils sont en poste. Je vais voir s'il est disponible. Cela ne devrait pas être long parce qu'il doit se rendre au théâtre pour une représentation à laquelle il a été convié par le Président Lincoln. On a ouvert un nouveau théâtre à Washington. C'est une ancienne église baptiste dont la communauté a déménagé dans des locaux modernes. Un théâtre local, un certain John T. Ford – le T c'est pour Thomas ou Thomson, je ne me souviens pas – a racheté la bâtisse pour en faire un théâtre. Il l'a fait réaménager, ce qui a pris un certain temps. Tout n'est pas encore fini, mais Ford veut commencer à le rentabiliser pour finir ses travaux. Il a baptisé son établissement le « Ford

² De nos jours (XX^e siècle), on parle du « complexe de l'ambassadeur ».

Athenaeum », rien que cela ! La venue du Président va sans doute lui faire de la réclame. Moi, ça ne me dit trop rien. Me retrouver de la poussière de plâtre sur la tenue de soirée pour assister à une pièce américaine, très peu pour moi. »

L'Ambassadeur nous attend. Il nous interroge sur nos impressions à la suite de nos visites aux dames patronnesses. Mon constat ne le surprend pas.

- Vous savez, Baron, à de rares exceptions près, dont Mme de Nemours fait partie, beaucoup des gens qui ont pignon sur rue dans le Nord manquent totalement de traditions et n'ont pas du tout notre éducation. Cela diffère fort de la Virginie qui n'est pourtant distante du District de Columbia que d'une largeur de rivière. Quoi que pense Mme de Nemours, son éducation fera en sorte de ne pas vous faire de peine. Les mégères mal apprivoisées qui trônent du haut des comptes en banque de leurs maris n'ont pas ces délicatesses. Mais elles ne savent pas. Il ne faut pas leur en vouloir. Qu'en pensez-vous, Madame ?

- Excellence, je vous rejoins mais il n'empêche que je ne suis pas de leur monde. Et ma nourrice, la Bonne Lucie qui est une négresse de la Guadeloupe et que nous aimons tendrement, est de mon monde, elle ; elle aurait sans doute été fort critique envers elles. C'est une femme de cœur et de bon sens. C'est un peu notre bonne conscience, à la maison. Et je suis presque sûre que si Père a été si déterminé à affranchir nos esclaves et les rembaucher comme travailleurs libres, c'est sans doute en raison de l'influence de notre cocher en chef, Sié et de la Bonne Lucie.

- Chère madame, je vous crois parce que je connais votre courage et votre droiture. Mais si vous expliquiez cela devant le groupe de dames patronnesses que vous avez rencontrées cet après-midi je ne pense pas que vous fussiez ni entendue ni, surtout, crue. L'ambiance est de plus en plus tendue, ici. Les échecs successifs de McClellan commencent à porter sur les nerfs des purs et durs de l'autorité de la capitale fédérale sur les États.

Je ne vais pas vous retenir plus longtemps. D'après l'Amiral de Piétri, vous devriez pouvoir repartir demain. Je ne vous reverrez pas avant votre départ. Je vous souhaite un bon voyage de retour. Et comme on dit dans ce pays : « Take Care ». On vous a expliqué, je le sais, la menace pour le moment impuissante que fait vous fait courir l'attention du sinistre Pinkerton. »

C'est un peu étourdis que nous sortons du bureau de l'Ambassadeur. Avec son vernis laque de diplomate, il n'a pas la langue dans sa poche et semble bien au fait des dessous de la vie de la société des décideurs du Nord industriel et financier.

Le lendemain, Simon doit nous reconduire à Alexandria. Il passe nous prendre chez les Piétri. Lorsque nous arrivons au point de contrôle de l'entrée du no man's land du côté unioniste, la barrière est fermée. De là où nous sommes, nous voyons l'entrée du pont à une cinquantaine de mètres, mais surtout, de dos, les soldats en position du tireur couché derrière les merlons de terre. Entre les positions de tir et l'entrée du pont, désert des deux côtés, il y a une trentaine de mètres. À la barrière, protégée des tirs éventuels qui viendraient du côté confédéré par une guérite couverte de plaques de briques scellées à la chaux, une sentinelle nous fait arrêter. Nous montrons nos papiers, mais le soldat a des ordres. Son chef est au rapport du lieutenant, avec les autres sous-officiers, dans la baraque en bois montée à l'abri de pans de murs qui restent d'une ancienne ferme que les promoteurs n'ont pas eu le temps de démolir avant la déclenchement des hostilités avec le sud. C'est la première fois que je vois cette baraque qui ressemble à celles que monte le génie sur les chantiers qui doivent durer ou près des champs de bataille lorsque le rythme de la manœuvre est lent. Simon et moi nous regardons et je lui dis de rester avec la voiture, qu'Hélène et moi allons interrompre la réunion. Ce qui me surprend, c'est qu'il y a une voiture attelée avec un cocher en uniforme militaire sur la banquette. Il doit y avoir de la « Gradaille » dans la baraque.

Je ne crois pas si bien dire. Il y a un colonel accompagné d'un capitaine de cavalerie et ces deux messieurs sont assis côte à côte au bout d'une table en bois large d'environ un

mètre soixante et longue de bien trois mètres. Autour, le lieutenant près du « bout des chefs » et ensuite, répartis sur des tabourets, les sous-officiers. Certains chenus et visiblement vétérans et les autres, des gamins.

Comme une voix rogue nous avait dit d'entrer, c'est sans complexe que nous avons franchi le seuil. Interloqués devant le couple de civils, les militaires restent cois. Puis le colonel me demande ce qui m'amène. Je lui explique qui nous sommes et que nous voulons passer le fleuve. Et je devance sa demande en lui tendant les documents émanant de l'Ambassade, du Département d'État et de la direction de la sécurité de Washington.

- Je ne vois rien du commandement militaire et je n'ai pas reçu d'instructions à votre sujet. Pour le moment nous réorganisons le point de franchissement de la rivière et il est hors de question de passer. »

Il accepte de recevoir Simon, que je hèle depuis le pas de la porte. Il arrive avec ses sauf-conduits du commandement militaire de la zone de Défense de Washington que le colonel examine.

- D'abord ces documents ne concernent que le Capitaine Casaubon, ensuite, le passage est fermé jusqu'à la réorganisation du site et des procédures. Vous devez retourner à Washington. Nous ne pouvons rien pour vous. »

Nous sentons bien qu'il n'y a rien à faire. Nous sommes proprement bloqués dans le District de Columbia, c'est-à-dire dans Washington intra-muros. Heureusement que cette ville est aussi une campagne par ses espaces boisés, ses grandes étendues encore vides et ses parcs et jardins. Nous ne demandons même pas à télégraphier. Simon nous dit, en remontant dans la voiture, que l'Amiral s'attendait à un contretemps de ce style. Notre chambre est toujours disponible chez lui. C'est fort piteux que nous revenons à la résidence de l'Amiral. Madame de Pétri est déjà au courant de cet imprévu. « L'Amiral m'a avertie, nous dit-elle. Il est parti vers le Département de la Guerre pour tenter de trouver une solution. Son Excellence est de fort mauvaise humeur mais selon ce que lui ont dit les gens du Département d'État, il semblerait que l'État-Major ait décidé de faire renforcer les défenses qui donnent sur l'arrivée au pont. De toute façon, je vous garde à la maison. Mais je pense que mon mari vous donnera des directives à son retour. »

C'est vrai que nous avons un statut assez bizarre. Mi privés, mi agents de bons offices... et je note aussi que Mme de Piétri a commencé par appeler son mari « l'Amiral » ce qui fait très officiel mais ensuite l'a appelé son mari, ce qui l'est moins. À son retour, l'Amiral étouffe notre espoir de retour rapide. Le pont est fermé. Seules deux équipes, une de chaque bord, peut s'y aventurer. Ils portent des messages et des documents qui ont été négociées par télégrammes. En tout cas du côté nord du pont, le génie réalise des travaux de fortification et il y en a pour environ trois jours. Certainement pas davantage en raison des accords passés avec les « rebelles ». Et ceux-ci sont en position de force pour négocier : ils ont capturé cinq cent-trente-trois soldats et officiers du Nord mais n'ont donné aucune indication d'identité ni de lieu de détention.

- Nous ne voyons aucun inconvénient à vous héberger à la maison, continue l'Amiral. Mais votre ami Kirkpatrick souhaite vous inviter à l'accompagner à New York. Il doit s'y rendre à la fois pour le service et pour un événement familial. Quand il a appris que vous ne pouvez pas franchir, il m'a demandé de vous mettre au courant de son projet. Je pense qu'il serait bon de vous éloigner de Washington quelques jours. Et de vous rendre dans une ville qui est loin de la guerre. Une ville de ressources et très cosmopolite.

- Oh que vous avez de la chance, s'exclame Madame de Nemours. Allez visiter New York. On y a mis en service les Street Cars à vapeur. C'est une ville qui grouille d'activités. Il y a des avenues avec de beaux magasins et des théâtres extraordinaires. Le Prince Napoléon est entiché de cette ville extraordinaire ! »

L'enthousiasme de Mme de Piétri est communicatif. Simon fait envoyer un câble à Kirkpatrick. Nous acceptons l'invitation du capitaine de police. Madame de Piétri prête une malle cabine à Hélène. Ce sera mieux pour les vêtements que le sac de voyage avec lequel elle est partie. Il est courant que les trains roulent de nuit de ce côté-ci du Potomac. Et nous devrions arriver à New-York demain matin.

La voiture du commandement de la sécurité du District vient nous prendre devant chez les Piétri. Dedans, Kirkpatrick resplendit dans son uniforme des grands jours. Il est heureux de ce voyage. Nous avons un compartiment dans une voiture de première à couloir latéral. Pour quatre, ce sera bien. Parce que Mme Kirkpatrick est du voyage. Mais comme la police ne règle que le passage de son officier, Eamon a dû payer le billet de son épouse et nous demande de lui rembourser les nôtres. Je lui donne cinq dollars pour payer deux billets de quatre-vingt-quinze cents chacun. Devant son air ennuyé, je lui confirme que « c'est bon, le compte est bon ».

- Je suis officier de police, pas agent de voyage ni mendiant. Et vous avez déjà tant fait pour la communauté irlandaise... »

Là encore, je ne dis rien, mais les États-Unis sont avec leurs « communautés » comme la France avec ses provinces : un arlequin, une mosaïque... On est loin du « melting pot » que nous vantent les propagandistes adulateurs du Nouveau Monde.

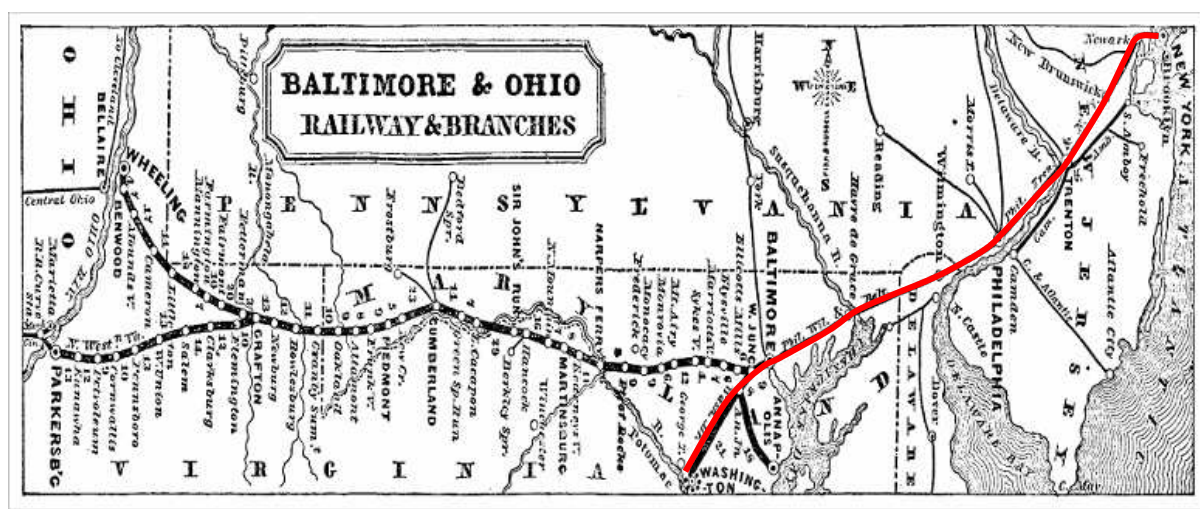
Pour nous rendre à notre voiture, dont l'accès est entravé par des caisses et bagages entassés sur le quai, nous devons passer par la voiture attelée derrière la nôtre et la traverser de part en part. Il s'agit d'une voiture typiquement américaine à allée centrale mais surtout à banquettes de bois. Et aux passagers, disons, assez folkloriques.



Une voiture typiquement américaine... aux passagers folkloriques.

Tandis que les porteurs chargent nos bagages dans le fourgon sous le contrôle d'un agent de la Compagnie nous nous frayons un passage d'une plate-forme à l'autre entre des hommes avachis, recrues de fatigue, qui ronflent dans un fumet désagréable de corps sales. Personne ne parle. C'est curieux dans ce pays où les gens sont liants d'habitude. Ils partent vers quelque destination sur la ligne de Washington à New York. Où vont-ils qui vont-ils retrouver ? Qui les attend à l'arrivée ?

Je suis bien loin d'avoir la réponse à cette question lorsque nous parvenons enfin à la plate-forme de notre voiture. La porte qui donne accès à l'intérieur est fermée à clé. Je sens Hélène monter en pression. Tandis qu'Eamon cherche des yeux un agent, un homme en uniforme du chemin de fer déverrouille la porte et nous accueille avec un sourire. Il fait chaud dans la voiture qui sent bon le luxe neuf. Le conducteur contrôle nos titres de transport et nous conduit à notre compartiment. En fait, la moitié de la voiture comporte des compartiments et l'autre est à couloir central mais avec des fauteuils confortables. Le voyage s'annonce plutôt rapide et agréable. En effet, nous tournons carrément le dos à Harper's Ferry. C'est dans cette zone de traversée du Potomac qu'ont eu lieu en mai dernier les attaques du colonel confédéré Jackson contre des trains de marchandises de l'Union. Après différents prétextes qui ont conduit à strictement réduire les heures de passage des trains de l'Union à Harpers' Ferry, Jackson a fini par conduire une série de raids en vue de saisir des marchandises, des trains et les locomotives à la compagnie de chemin de fer Baltimore & Ohio ; compagnie avec laquelle nous roulons maintenant vers New York.



En rouge, notre trajet par le train de la B&O Railway Co.

Le voyage se déroule fort agréablement, comme prévu. Dans notre voiture sont montés des parlementaires new-yorkais qui retournent dans leur circonscription ou ce qui en tient lieu ici. Le conducteur de la voiture leur fait servir une collation qui a été chargée dans le train puisqu'il n'y a pas de voiture restaurant. Et comme il y a de quoi servir quatre personnes de plus, il nous offre de quoi dîner après avoir déployé l'inévitable table pliante. Le serveur noir est un homme assez âgé aux cheveux poivre et sel. Il identifie aussitôt l'accent sud-carolinien d'Hélène. On aurait pu s'attendre à ce qu'il lui en voulût, mais au contraire. Il s'est montré fort prévenant. Lorsqu'il a appris que je suis français, il a aussi été charmant avec moi. Le capitaine de police en uniforme l'impressionnait mais comme son épouse et lui sont nos amis son amabilité est retombé sur le couple d'Irlando-américains.

En desservant, le noir nous a avoué qu'il attend avec impatience la fin de la guerre et l'abolition dans tout le pays pour aller en Caroline du Sud retrouver ses amis et ses anciens maîtres. Comment lui expliquer que pour qu'il réalise son rêve, il faudra d'une manière ou d'une autre que le Sud se plie aux volontés du Nord et qu'alors on ne peut pas présumer de ce que deviendront ses anciens maîtres.

Je m'endors dans mon fauteuil confortable. Le passage sur le pont de la Susquehanna River me réveille quelques minutes et je me rendors, bercé par le mouvement de la voiture.